

FABRICE SAMYN
Am I the same?

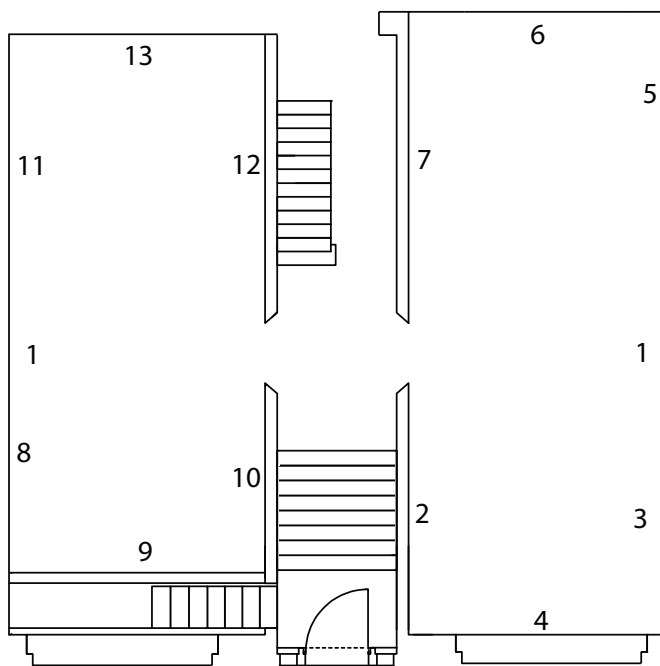
4 avril – 17 mai 2014

Pour sa quatrième exposition personnelle à la galerie intitulée *Am I the Same ?*, Fabrice Samyn occupe tout l'espace du bâtiment.

Tout en approfondissant certaines thématiques abordées dans son exposition précédente (les rapports au temps, au spirituel, au rôle de l'image dans notre monde), il ouvre de nouvelles pistes de réflexion qui explorent les notions d'identité et de gémellité et tisse des relations entre remémoration et ressemblance, entre lieu originel et temps ancestral.

La pratique protéiforme de Fabrice Samyn prend ici toute son envergure puisque de nombreuses techniques sont utilisées par l'artiste pour illustrer son propos. Huiles sur toile, œuvres sur papier, peinture murale, sculptures mais aussi travaux audio-visuels. En outre, deux performances, l'une réalisée lors de la soirée d'ouverture et l'autre pendant la durée de l'exposition, soulignent la volonté de l'artiste d'ancrer son travail dans la puissance de « l'ici et le maintenant ».

REZ-DE-CHAUSSEE - Salle de droite



L'exploration de territoires identitaires est visible dans l'œuvre *Am I the same?* qui existe sous deux temporalités différentes (1). A la fois visuelle (la vidéo sur deux moniteurs) et performative (pendant le vernissage), cette œuvre se base sur l'écriture d'un conte récité simultanément par deux frères jumeaux, non comédiens, qui se déplacent dans la

galerie de telle façon que le spectateur ne puisse plus identifier avec évidence qui est qui. Se nourrissant de la culture populaire et des codes esthétiques du conte, Fabrice Samyn sonde les tensions identitaires en évoquant la notion de ressemblance plutôt que celle de dissemblance. On sent à travers cette œuvre l'implication de la langue dans la pratique de l'artiste ainsi que l'utilisation du procédé de mise en abîme, récurrente chez lui. Cet aspect de fragilité se retrouve de façon émouvante dans plusieurs œuvres dont *I (Je en anglais)* (2), un dessin à l'encre exécuté en un trait unique et accompli en une seule expiration. L'œuvre est composée de plusieurs feuillets initialement superposés dont seul le premier a été calligraphié par l'artiste. L'encre a transpercé chaque feuillet par capillarité, laissant des traces de plus en plus légères jusqu'à l'invisibilité, liant ainsi la fragilité du souffle à la disparition de l'être.

Face à cet effacement du moi, une œuvre de la série *When are you more you ?* (3) revisite les tréfonds de l'identité. Fabrice Samyn prend comme point de départ l'observation minutieuse de certaines de ses peintures d'enfant réalisées entre l'âge de 6 et 7 ans, principalement des compositions florales. Avec la volonté de régénérer du réel, il a convié le fleuriste Thierry Boutemy d'identifier les fleurs et de recomposer les bouquets originels. Ceux-ci ont été disposés dans des vases en terre refaits de façon la plus fidèle possible aux dessins et ensuite peints par l'artiste. La pratique picturale traditionnelle de la nature morte se fait dans un aller retour dans le temps, recréant du réel à partir des interprétations enfantines du monde. La réplique exacte d'un objet fait allusion au changement inéluctable qui dépend de l'évolution du regard d'enfant en celui d'adulte mais aussi à ce qui est constant, à l'invariant enraciné au plus profond de l'être. Ce double mouvement, de contraction et de dilatation du temps, est susceptible de révéler, de façon métaphorique, des fêlures comme on le voit dans la toile *Now and Then* (4) posée sur le rebord de la fenêtre.

L'intérêt dans les mouvements antagoniques est une constante chez Fabrice Samyn. Par exemple, les deux fontaines (5), peintures à l'huile exécutées de gestes vifs, répétés, doublés lient l'impermanence du jet d'eau dans l'air à l'impossibilité de reproduire deux fois le même geste. Chaque peinture est composée d'un fond bleu sur lequel sont projetés successivement un jet de térébenthine qui dilue le bleu et un jet de peinture blanche qui le macule. Le double rapport au temps (Kairos et Chronos) prend ici forme puisqu'on ne peut saisir l'image de la fontaine que dans l'instant alors qu'elle est flux continu.

L'observation des cycles et de l'écoulement du temps est constaté aussi dans le sablier en verre soufflé qui a été rempli de sable en provenance de Lampedusa et de Tanger (6). D'une part l'île, porte de l'Europe avec toutes les espérances projetées des migrants,

d'autre part, le port ultime, aux confins de l'Afrique, butant contre le rempart de la Méditerranée et faisant face à la forteresse de l'Europe. Continents jumeaux autrefois, aujourd'hui séparés par une mer. Dans *A Bottle to the ocean*, le temps est arrêté, le sable ne peut plus couler. Il est chargé d'une terre d'utopie, d'une terre commune libérée de toute appropriation. Il n'est pas étonnant que l'artiste utilise le sable, cette matière presque liquide, éternellement renouvelée, pour parler des territoires humains.

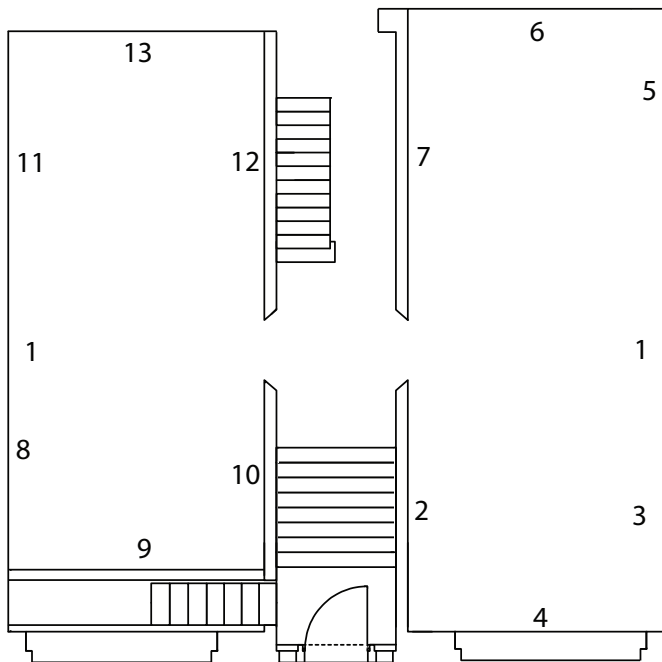
Il est question de territoires aussi dans *Lettre d'amour à personne inconnue* (7). L'artiste a demandé à dix-sept traducteurs issus de pays différents de traduire l'un à la suite de l'autre une lettre d'amour. Il a fait voyager ce texte de pays en pays le long de la latitude sur laquelle se trouve la Belgique (50° nord). La lettre effectue une boucle puisque la langue de départ est le français ainsi que celle d'arrivée, ce qui permet de constater l'impossibilité d'être entièrement fidèle aux subtilités d'une langue. Le texte se charge de la sensibilité des traducteurs et il est intéressant de relever que certains lui confèrent un style lyrique démontrant la propension que certaines cultures ont à associer amour et romantisme. Au-delà, cela démontre également la difficulté qu'ont les nations de se comprendre entre elles.

REZ-DE-CHAUSSEE - Salle de gauche

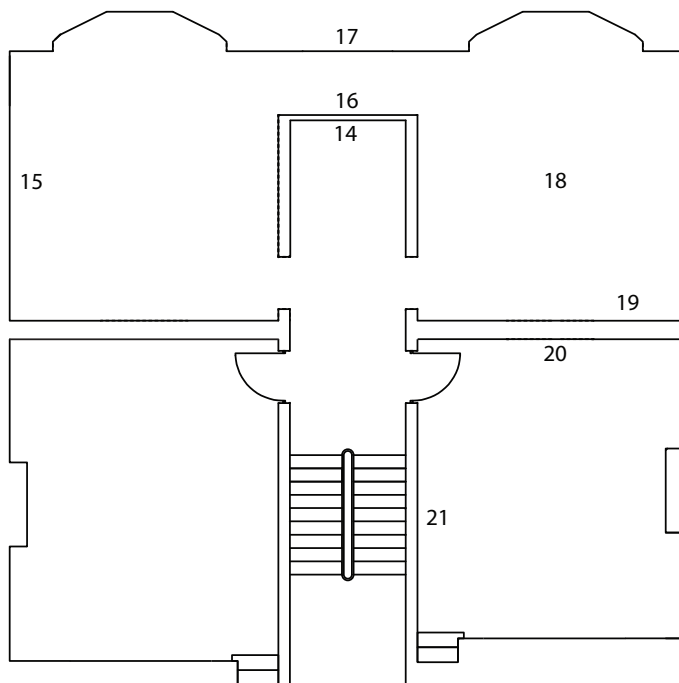
Dans la salle de gauche, la seconde version du conte est visible et contrebalance symétriquement la première vue dans l'autre salle (1). L'idée du double est abordée depuis un autre point de vue avec *The mask of time* (8), peinture représentant un jeune homme impassible, torse nu, au visage peint en noir et en blanc. Un faux clair/obscur est ici mis en scène. Le grimage effrayant de ce portrait en buste n'est pas sans rappeler que souvent Fabrice Samyn insère un côté chamanique dans son travail. *L'Espace d'un instant* (9) est une sculpture composée de trois aiguilles d'horloge posées sur un tronc de pin tourné en cylindre parfait. Les aiguilles, placées au centre des anneaux de croissance, sont tournées vers une faille nette et indiquent symboliquement une césure dans le « temps horloge ». Un autre rapport au temps est compréhensible dans le tableau peint qui offre deux moments sur une seule surface : lumière diurne pour les fleurs et nocturne pour l'arrière-plan (10). Chez Fabrice Samyn, la peinture est abordée à la fois d'un point de vue technique tout autant que conceptuel. Le visiteur le constate dans le quadriptyque *Our wallpaper* (11) qui tire son titre des motifs floraux sur fond uni qui caractérisent les papiers peints usuels. Ces quatre peintures sont réalisées à partir de l'observation d'un bouquet de fleurs qui s'est flétri au fil du temps. L'artiste suit l'effondrement des fleurs, ôte le superflu pour ne peindre que des touches vibrantes qui révèlent paradoxalement ce qu'il y a de vif dans le délabrement. Bien que la détérioration soit généralement perçue comme un appauvrissement ou une corruption, elle prouverait ici plutôt le contraire ; les qualités des fleurs migrent d'un tableau à un autre pour s'exprimer pleinement dans une économie de matière.

Décrire par touches éparées peut aussi s'appliquer pour la suite de portraits dessinés, *Breath piece 3* (12), qui trouve son existence dans la rencontre entre Fabrice Samyn et un modèle atteint de la maladie d'Alzheimer. Traits du visage et traits de crayon sont intimement liés ; à chaque expiration du modèle correspond un lever de crayon comme il est expliqué dans le protocole. Certains dessins sont plus détaillés que d'autres mais tous sont exécutés d'effleurements et de contours légers illustrant la vulnérabilité du moment. Bien que les tracés se fassent très précis par moments, le visage du modèle reste infranchissable.

Près de la fenêtre, un livre est posé sur une table, tel un livre d'or, et attend le visiteur (13). Il est constitué de plusieurs cahiers d'écolier cousus les uns aux autres et porte sur chaque page l'inscription *Je m'appelle*. Chaque visiteur est appelé à continuer l'exercice calligraphique par la répétition de cette phrase. L'acte répété fait en conscience est une pratique méditative courante dans de nombreuses cultures et cette phrase qui, habituellement est suivie d'un nom -et par là identifie précisément un individu- prend ici une ampleur plus universelle pour devenir un appel voire une prière.



PREMIER ETAGE



En montant au premier étage, le visiteur découvre *Suppose you don't exist* (14), une peinture représentant un homme torse nu, vu de dos, portant un miroir dans la main gauche. De façon inattendue, rien ne se reflète dans ce miroir. Cette toile parle autant de vision que d'aveuglement, de potentialité que d'effacement, de présence que d'absence.

La perception de l'espace et la compréhension de ce qu'est la perspective intéressent l'artiste.

Dans la salle de gauche, cette question est mise en exergue de façon éclatante avec *From The Decorum* (15), une grande peinture murale aux bordures bleues qui donne à voir, de façon dynamique, ce qui d'ordinaire est masqué. L'image figurée a disparu pour ne laisser que la trace de sa facture. Ces bords bleus cadrent ainsi une vacuité, amenant le visiteur à vivre plutôt une expérience physique, à défier l'approche conceptuelle du vide.

Le petit couloir permet de découvrir *Eclipse 2* (16), un miroir antique, très oxydé, de forme circulaire, dont seul un croissant a été désoxydé pour lui redonner un éclat oublié. D'un geste léger mais précis, Fabrice Samyn invoque l'astre solaire et l'éclat du temps. Sans oublier que son emplacement rappelle que de l'autre côté du mur, se trouve un miroir peint... Face au miroir, flotte *Flower's rag* (17), un drapeau composé de tissus cousus maculés de peinture à l'huile et de térébenthine que l'artiste a utilisés pour nettoyer ses pinceaux après avoir peint les toiles du rez-de-chaussée. Bien qu'un rapport évident à la fleur soit visible, les qualités pauvres et colorées de ce drapeau

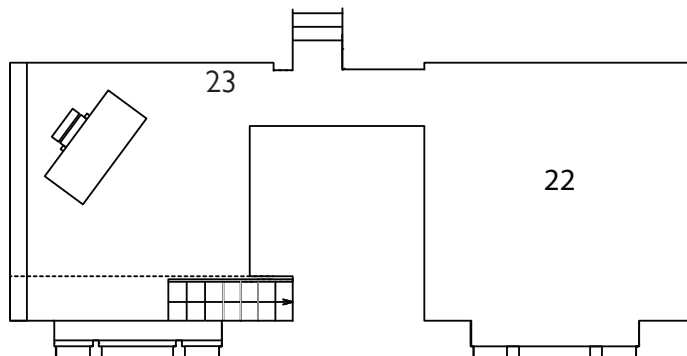
mettent à mal les codes ordonnés et autoritaires utilisés pour symboliser une nation. En se remémorant le « flower power », on ne peut s'empêcher d'y voir une allusion à l'inanité et la futilité de tout nationalisme.

Dans la salle de droite, *Echo* (18) est une installation constituée de cinq troncs de merisier posés verticalement, offrant à la vue leurs anneaux de croissance qui témoignent de l'âge de l'arbre à sa coupe. En plein centre de ces cernes, endroit symbolique par essence, l'artiste a positionné une goutte de sève fossilisée. *Echo* questionne l'origine et la notion relative du temps. On pourrait dire que ce sont des durées qui sont juxtaposées : celle de la goutte d'eau tombant dans l'eau et formant des cercles concentriques, celle de la croissance de l'arbre, celle nécessaire à la fossilisation de la résine en ambre.

L'observation de la nature trouve une résonance féconde dans la bibliothèque avec *Breath piece 4 : the cloud library* (20-21) qui, comme l'indique le protocole, est une œuvre à la fois sculpturale et performative. Tout au long de l'exposition, Fabrice Samyn viendra modeler des nuages qu'il observera à travers la fenêtre de la pièce suivant une procédure d'exécution précise basée sur son souffle (une inspiration+une expiration = un nuage réalisé). L'instabilité du nuage est renforcée par la vulnérabilité du souffle et la tentative est louable tellement elle est vaine. Comment reproduire ce qui a un relief visible mais une forme impossible à cerner du point de vue terrestre ?

WUNDERKAMMER

Enfin, au sous-sol, dans la wunderkammer, est dévoilée une œuvre d'une autre nature, une œuvre qui inaugure une série d'œuvres collaboratives, *The Point and the nowties*, pour lesquelles Fabrice Samyn rassemble plusieurs sensibilités incarnées par d'autres ou lui-même. La première réalisation de cette série, *If I was my lover* (22), prend la forme d'un disque vinyle et s'affirme donc autant textuellement et musicalement que visuellement. Les paroles de la chanson interrogent avec humour certains présupposés culturels sur l'amour et la conscience de soi.



En terminant son exposition là où il l'a commencée, sur le terrain de l'identité, Fabrice Samyn permet à chacun de comprendre la progression naturelle qui sous-tend l'agencement des œuvres. Le dispositif pensé pour qu'elles soient en communion les unes avec les autres s'articule autour d'une quête inlassable : « celle d'éprouver son identité en multipliant les formes de son travail, celle de se rendre autre pour tenter une expérience unifiée du réel ».